

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE

Bureau et atelier :  
8—RUE BONSECOURS—8  
MONTREAL.

SOMMAIRE — Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite) : LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite) ; Nouvelle : RECIT D'UN VIEUX PAYSAN ; Poésie : LA LEGENDE DE LA TERRE, par Jean Rameau ; Hygiène pratique ; Jeux et divertissements ; Le parfait cordon bleu ; Recettes familiaires ; L'esprit de tout le monde ; Musique : L'EXILE.

ABONNEMENTS :  
Un an.....\$1. 50 c.  
Six mois..... 75 c.  
Quatre mois..... 50 c.  
Deux mois..... 25 c.  
Strictement payables d'avance.



Deux hommes les précédaient d'une vingtaine de pas. (Page 8, col. 1.)

## La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à partir du n° 1.)

(Suite.)

La route avait été coupée dans toute sa largeur par un fossé profond, qu'on avait dissimulé sous de faibles branchages recouverts de terre.

C'était une sorte de piège, une de ces espèces de trous profonds, comme en creusent les paysans pour prendre vivantes les bêtes fauves.

En voyant de loin l'accident arrivé à leurs valets, les deux gentilshommes pressèrent leurs chevaux et furent en une seconde au bord du fossé.

—C'est un piège à loups, dit le marquis de Beaulieu.

—Ou un piège à homme ! fit le comte de Souvré en regardant avec circonspection autour de lui.

Il avait à peine prononcé ces mots que les deux côtés

du chemin se hérissaient d'escopettes et qu'une voix rude lançait ces paroles menaçantes :

—Pas un mouvement, ou vous êtes morts !

#### CHAPITRE IV

##### Le combat ou la flétrissure.

Nos deux jeunes gens étaient trop braves pour qu'une telle menace pût les émouvoir.

Ils avaient mis l'épée à la main et avaient tiré, en même temps, chacun un pistolet des fontes de la selle de leurs chevaux.

Mais ils avaient à faire à des ennemis invisibles.

Il n'apparaissait à droite et à gauche que les canons de fusils braqués sur eux.

Ils en comptaient cinq de chaque côté de la route.

Les buissons et les fourrés pouvaient en cacher d'autres.

Pendant, ni Gaston de Beaulieu ni Henri de Souvré ne laissèrent voir la moindre pâleur sur leur visage, ni le moindre trouble dans leurs regards.

Un instant immobiles, fouillant des yeux le terrain à droite et à gauche, ils échangèrent un rapide regard et un mouvement des lèvres perceptible pour eux seuls.

Ils s'étaient compris.

Enfonçant tout à coup et simultanément leurs éperons dans les flancs de leurs montures, ils les enlevèrent en leur faisant faire un bond prodigieux, et partirent comme un éclair.

Deux détonations retentirent ; deux énergiques jurons se firent entendre.

Les deux jeunes gentilshommes venaient de rouler un peu plus loin que leurs valets.

Leurs chevaux s'étaient abattus, comme foudroyés par les deux coups qui venaient d'être tirés sur eux.

Quatre hommes, s'élançant des fourrés, s'étaient jetés sur les deux cavaliers et les avaient désarmés, avant qu'ils eussent pu se relever.

—Allons, prenez notre bourse et rendez-nous nos épées, dit Gaston en maugréant ; nous vous donnons notre parole de gentilshommes que nous ne tenterons rien pour reprendre notre argent.

En ce moment un jeune homme masqué s'avança vers eux.

Il tenait en main deux pistolets encore fumants.

C'était lui qui avait tiré sur les chevaux.

—Ce n'est pas votre bourse que nous voulons, dit celui-ci d'une voix toute vibrante de haine, c'est votre vie.

Cette voix ferme et virile, mais qui n'avait rien de la rudesse d'un organe de bandit, fit tressaillir les deux gentilshommes.

Le comte de Souvré, lui, fut surtout frappé de ce timbre particulier qui parut éveiller en lui un souvenir.

—C'est étrange ! murmura-t-il.

—Vous voulez nous assassiner ! dit Gaston de Beaulieu avec une expression de souverain mépris.

—Vous assassiner !... non... quoiqu'il me soit permis de le faire sans crime... mais je veux tout simplement vous tuer.

—La nuance est singulière ! Comment pourriez-vous me tuer sans m'assassiner ? demanda le marquis d'un ton ironique.

—Vous allez le savoir. Pierre, rendez à cet homme son épée.

Celui que le jeune homme avait interpellé hésita.

—Qu'est-ce à dire ? fit l'homme au masque avec hauteur ; je n'aime pas à répéter mes ordres.

Gaston de Beaulieu, étrangement surpris de tout ce qu'il voyait, reçut l'épée qu'on lui avait enlevée.

En même temps son ennemi s'emparait de l'épée d'un de ses hommes et tombait en garde avec un aplomb, une élégance, une correction de pose et d'attitude, qui annonçait un maître.

Malgré la petitesse de sa taille et l'apparence frêle de ses membres, le jeune homme avait tant d'assurance et de désinvolture, qu'on reconnaissait tout de suite en lui un adversaire sérieux. Tous ses mouvements avaient une souplesse féline qui devait le rendre redoutable dans les combats d'adresse, et chez lui, l'agilité devait suppléer à la force qui n'était pourtant pas tout à fait absente, car il paraissait solide sur ses jarrets, et son bras semblait d'acier.

Le comte de Souvré examinait ce singulier combattant avec la plus grande attention. Malgré l'étrangeté de l'aventure à laquelle il se trouvait mêlé, il ne perdait rien du sang-froid qui lui était habituel, et il s'intéressait à cet événement en véritable observateur.

Gaston de Beaulieu, moins calme, plus irrité, plus hautain, jetait à son adversaire un regard de dédain et de pitié.

Il rougissait et pâlisait tour à tour de honte et de fureur, de se voir appeler en combat singulier par un des hôtes de la forêt de Bondy, par un truand, par un bandit.

—Me mesurer avec vous ! fit-il avec un souverain mépris ; c'est de votre part une singulière audace de l'avoir espéré !

—Et vous, c'est une singulière imprudence de me parler ainsi.

—Je n'ignore pas que vous pouvez m'assassiner.

—Je puis mieux que cela, fit le jeune homme avec une sombre expression.

—J'en doute.

—Je puis imprimer sur ton front une marque déshonorante.

—Ah ! vraiment, ricana Gaston ; la bonne plaisanterie !

—Connais-tu la marque ineffaçable, imprimée par le bourreau sur l'épaule du malfaiteur que la loi veut flétrir ?

—Eh bien ?

—Eh bien ! je graverai sur ton front une flétrissure plus terrible que la fleur de lis du galérien ; j'y tracerai au fer rouge le mot : *lâche !*

—Misérable ! hurla Gaston.

—Pierre, apporte le brasier.

Un des hommes de la bande du jeune homme masqué parut avec un récipient de terre rempli de charbon ardent.

Du milieu du brasier émergeait une courte tige de fer, dont le gros bout plongeait dans le feu.

Le jeune homme prit la tige, la retira du feu et montra l'autre extrémité, déjà rougissante, à Gaston de Beaulieu qui lut gravé dans le feu ce mot : *lâche!*

Le gentilhomme eut un cri de rage et d'horreur.

—Oh ! pas cela ! la mort ! la mort ! fit-il avec la plus grande agitation.

—La mort, non ; mais la trace d'un éternel opprobre ! fit son implacable ennemi.

—Mais qui es-tu, démon, et que t'ai-je fait ?

—Qui je suis ? La vengeance ! Ce que tu m'as fait !... Quand je te tiendrai sous moi expirant, je te dirai mon nom, et alors que comprendras quels sont tes crimes et tes forfaits.

Et le jeune homme, les yeux fulgurants de haine et dont les éclairs jaillissaient à travers les trous de son masque, s'était dressé, menaçant, en face de Gaston de Beaulieu qui frémissait sous ses terribles regards.

—Oh ! les yeux de la bohémienne ! murmura Henri, frappé de stupeur et de crainte.

## CHAPITRE V

### La bohémienne du Pont-Neuf.

Pendant le règne de Louis XIII et au commencement de celui de son successeur, le Pont-Neuf avait présenté un aspect fort original.

Il était devenu un des lieux de promenade les plus fréquentés de Paris. La foule de badauds s'y pressait autour des joueurs de gobelets, des bateleurs, des charlatans, des baladins et des chanteurs forains.

Le terre-plein, les abords de la place Dauphine étaient couverts de tréteaux, de boutiques ambulantes.

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, Montd'or et Tabarin y avaient élevé un théâtre qui attirait les bourgeois et les seigneurs, et rivalisait de popularité avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne.

C'était le beau temps pour les tire-laine et les coupeurs de bourses, qui se faufilaient dans la foule, et enlevaient adroitement manteaux et escarcelles aux spectateurs, ébahis devant les lazzi et les grosses plaisanteries de Tabarin ou d'un de ces successeurs.

La veille du jour où Henri de Souvré et Gaston de Beaulieu furent si inopinément arrêtés dans la forêt de Bondy, nos deux jeunes gens traversaient le Pont-Neuf vers trois heures de l'après-midi, et s'étaient arrêtés en attendant auprès d'un artiste forain qui attirait la foule autour de lui.

C'était le fameux Philippe le Savoyard à qui Boileau fait allusion lorsque parlant des poésies de Neuf-Germain et de la Serre, il dit :

...Et dans un coin relégués à l'écart,  
Servir de second tome aux airs du Savoyard...

Celui-ci chantait une mazarinade fort goûtée, car les rires et les applaudissements s'élevaient bruyamment à la fin de chaque couplet.

L'opposition à cette époque n'avait pas la presse pour se manifester ; elle se faisait jour dans les chansons.

Le thème roulait sur l'avarice du cardinal, sur ses relations avec la reine ; on connaît l'opinion de Mazarin sur ces manifestations de la malignité populaire : "Qu'ils chantent, pourvu qu'ils paient"

Gaston de Beaulieu, tout dévoué à la cour, se montrait fort scandalisé des mordantes satires du chanteur.

Il lui aurait fait un mauvais parti, si son jeune compagnon, le comte de Souvré, ne l'eût prudemment retenu et si un incident inattendu ne fût venu faire une heureuse diversion.

En ce moment, en effet, débouchait sur la place formée à l'extrémité occidentale de la Cité, une jeune fille d'une étrange beauté, portant un costume des plus pittoresques.

Adorable de formes, les bras nus, ronds et potelés, les poignets ornés de larges bracelets d'or, brune de peau, les yeux grands et pleins de flammes, la jambe fine et bien galbée, se dessinant sous un maillot rose, la taille serrée élégamment sous un corsage de velours rouge, échanuré sur sa poitrine qui débordait d'opulence, les hanches bondissantes dans une courte basquine de soie semée de paillettes d'or, le pied bien cambré, chaussé de petits souliers rouges à cothurne : telle était la charmante apparition qui vint tout à coup mettre fin au succès du chanteur caustique, accaparer les regards de la foule et attirer l'attention du comte de Souvré, et surtout de son inflammable compagnon, le marquis Gaston de Beaulieu.

La jeune baladine s'arrêta au milieu de la place, et aussitôt un cercle épais de curieux se forma autour d'elle.

Elle était accompagnée d'un grand diable de valet, vêtu en jocrisse, qui fit ranger la foule.

Ce jocrisse avait l'air assez emprunté dans ses fonctions ; sa figure, dure et énergique, n'avait rien de cet air niais qu'affectaient d'habitude les pîtres forains.

Dolorida, ainsi se faisait appeler la jeune baladine, agita le tambour de basque qu'elle tenait à la main, frappa quelques coups en manière de prélude, de sa petite main fine et nerveuse, fit une pirouette sur le haut de ses orteils et salua gracieusement les spectateurs.

Pendant le mouvement circulaire qu'elle accomplissait pour envoyer son sourire à la ronde, elle pâlit tout à coup, son œil eut un éclair fauve.

Son regard venait de s'arrêter sur le marquis de Beaulieu.

Elle réprima vite la sensation qu'elle avait éprouvée et qu'un observateur prévenu eût pu seul remarquer.

Henri de Souvré n'était nullement prévenu contre la bohémienne qu'il voyait pour la première fois ; il n'avait aucune raison de suspecter ses sentiments à l'égard de son ami ou de lui-même ; mais c'était un esprit très-circonspect, très-clairvoyant, toujours en éveil ou en alerte, et à qui aucun détail, aucune circonstance n'échappaient.

Il saisit donc, dans son rapide éclair, l'expression de haine qui jaillit de l'œil de la baladine et en fut vivement frappé.

Il l'examina attentivement, en se demandant quelle cause avait pu allumer, dans le cœur de cette fille des rues et de la place publique, un ressentiment si éloquentement exprimé contre un gentilhomme, son ami, son futur beau-frère.

Chose étrange et qui ne put échapper à son œil investigateur, l'expression de haine féroce qu'il avait surpris dans l'œil de la jeune fille, s'était subitement transformé en ceillades provocantes et en un sourire engageant, plein de voluptueuses promesses, toujours à l'adresse du marquis de Beaulieu.

Celui-ci qui n'avait pas remarqué le premier effet que sa vue avait produit sur la danseuse, se laissait, dans sa fatuité, attirer, charmer et fasciner par les regards rayonnants de flammes et la bouche enchanteresse, étoilée de perles, de la jeune folle.

Dolorida préluda à ses exercices de baladine en se renversant voluptueusement, courbant sa taille, avançant la jambe droite, jambe d'un dessin pur et élégant, piquant le sol de la pointe de son pied d'enfant, agitant son tambour de basque, qu'elle frappait de petits coups secs, l'œil fixé sur le marquis de Beaulieu qu'elle inondait des flammes magnétiques de son regard.

Elle s'élança dans le cercle tracé autour d'elle par les spectateurs et exécuta une sorte de pas étranger, qui faisait révéler les grâces de sa taille, sa légèreté et la souplesse d'acier de ses jarrets.

Puis interrompant son exercice chorégraphique, elle entonna, avec un brio et une verve piquante, une chanson alors très populaire et que venait de composer le fameux comte de Bonneval.

Elle chantait :

Nous n'avons qu'un temps à vivre,  
Amis, passons-le gaîment ;  
Que celui qui nous doit suivre  
Ne nous cause aucun tourment.

—Délicieuse ! Elle est délicieuse ! exclama le marquis de Beaulieu en s'adressant au comte de Souvré.

Celui-ci ne répondit que par une moue énigmatique.

—Oh ! je comprends que tu ne sois pas touché par la vue de ce ravissant démon, tu as été ensorcelé par un ange, comme tu qualifies ma sœur.

—Démon... Oui... murmura Henri, mais pas ravissant.

—Cœur de marbre, âme de bronze, il faut avoir de la glace dans les veines pour n'être pas ému par la vue de cette diablesse de baladine.

La chanteuse avait continué

Qu'un tel soit général d'armée ;  
Que l'Anglais succombe sous lui.  
Moi qui vis bien sans renommée,  
Je ne veux vaincre que l'ennui.

Et elle reprit, accompagnée en chœur par l'assistance :

Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc.

—Je crois, Dieu me pardonne ! que c'est avec moi qu'elle voudrait vaincre son ennui, fit observer le marquis tout joyeux. Pauvre petite ! je ne demande pas

mieux que de couler avec elle quelques instants agréables.

Dolorida avait peut-être perçu les paroles de son admirateur, car se tournant vers lui, elle chanta :

Qu'un savant à voir les planètes  
Occupe son plus beau loisir,  
Je n'ai pas besoin de lunettes  
Pour apercevoir le plaisir.

Elle cligna de l'œil d'une façon si coquine, que le marquis se sentit chaud dans tous ses membres.

Elle termina :

Qu'un avide alchimiste exhale  
Sa fortune en cherchant de l'or ;  
J'ai la pierre philosophale  
Dans un cœur qui fait mon trésor.

Ce dernier vers, adressé directement à Gaston, fut dit avec une expression de vive tendresse qui remua profondément le jeune marquis.

—Je crois, mon cher Henri, dit celui-ci triomphant, que vous irez seul ce soir à Bois-le-Vicomte.

—Non pas, s'il vous plaît, mon cher Gaston ; j'aurais trop peur de ne vous y voir jamais revenir.

—Quelle folie ! Une nuit charmante à passer ; et demain matin...

—Une nuit charmante... avec cette baladine, sans doute ?

—N'avez-vous pas vu ses ceillades éloquentes ? Je la mène souper ce soir à ma petite maison d'Auteuil.

—Tiens ? mais voilà qu'elle a disparu et qu'elle s'est perdue dans la foule pendant que nous causions.

Le marquis de Beaulieu se retourna brusquement vers le cercle formé par les spectateurs.

Le cercle s'était brisé ; les badauds s'étaient confondus, et la baladine s'était perdue dans la foule.

Gaston laissa échapper une exclamation de désappointement, et une expression de vive contrariété se peignit sur son visage.

—Partie ! fit-il. Oh ! la rustée coquine. Elle veut jouer à la coquette ; mais je la rattraperai, et demain...

Comme il prenait le bras du comte de Souvré et qu'il mettait la main sur la garde de son épée, attitude qui lui était habituelle, il sentit sous sa main un papier piqué au pommeau.

Un peu surpris, il arracha la feuille qu'il avait involontairement froissée et la regarda curieusement.

Il y avait écrit ces lignes :

« Vos regards ont compris les miens ; vous avez deviné que mon cœur a un secret à vous dévoiler. Ce secret, je vous le dirai, si vous voulez vous trouver ce soir à dix heures derrière la statue de Henri IV. »

Gaston tendit le poulet à son ami.

—Qu'en pensez-vous ? lui demanda-t-il.

—Je pense que ce rendez-vous est tout simplement un guet-apens, et qu'on en veut plus à votre vie qu'à votre cœur.

Le marquis de Beaulieu eut un mouvement de dépit et de mauvaise humeur.

—Vous croyez donc, ricana-t-il avec une amère ironie,

que je ne suis plus un assez beau cavalier pour éveiller un caprice chez une baladine ?

—Je pense, mon cher Gaston, que vous êtes de mine et de tournure à incendier les plus grandes dames. Laissons donc de côté la question d'amour-propre. Quant à cette bohémienne, elle vous hait.

—Henri !

—Elle vous hait féroce<sup>ment</sup>, insista le comte de Souvré. J'ai surpris son premier regard, et ce regard a été terrible !

—Pourquoi voulez-vous que cette fille de Bohême me déteste ? Je ne la connais pas. Elle m'a vu aujourd'hui pour la première fois. Vous avez la manie de voir partout des mystères.

—Eh ! savez-vous si elle est réellement fille de Bohême. Elle n'a rien de ces baladines espagnoles ou hongroises, qui font d'habitude le métier de danseuses foraines, ou de diseuses de bonne aventure. Malgré son costume étranger, le pître qui l'accompagne m'a paru très inexpérimenté dans ses fonctions ; et lui aussi du reste ne vous regardait pas d'un bon œil.

—Jalousie !

—Non, Gaston, haine sourde et concentrée.

—Où voulez-vous que j'ai excité le ressentiment de ces gens-là ? Votre imagination vous trompe et votre amitié pour moi exagère votre sollicitude.

—Votre existence a été assez agitée. Vos bonnes fortunes ont fait quelque bruit. Et puis vous avez été mêlé aux événements qui ont ensanglanté la Normandie. Êtes-vous sûr que là-bas ou ici vous n'avez pas laissé quelque terrible souvenir.

—Peut-être !... fit Gaston rêveur. Je me rappelle que deux fois on a essayé de m'assassiner.

—Vous voyez bien.

—C'était à Rouen, il y a six ans. Une jeune fille d'une quinzaine d'années m'offrit des fleurs en échange d'une pistole ; quelques instants après je fis cadeau de mon bouquet à une pauvre fille que j'honorais de quelque affection, elle respira ces fleurs perfides, et dans la nuit, elle expirait.

—La bohémienne me paraît avoir une vingtaine d'années, fit observer Henri, avec intention.

—Un mois après, je revenais à Paris. Le soir, comme je chevauchais tranquillement, suivant à une vingtaine de pas mon piqueur, une balle partie d'un buisson qui bordait la route m'effleura le front, m'éraflant la tempe et emportant une mèche de cheveux.

—Gaston, vous n'irez pas à ce rendez-vous.

—Chose bizarre, quelque temps après je recevais dans une lettre la mèche de cheveux arrachés par le coup de feu et ramassés sans doute sur la route par mon ennemi. Un mot accompagnait cette étrange restitution : "C'est la tête que l'on visait ; une autre fois on sera moins maladroit."

—Mon cher ami, fit de Souvré réellement alarmé, vous m'avez donné hier votre parole de me conduire ce soir auprès de votre sœur ; j'exige que vous teniez votre promesse.

—Soit ; je vous accompagnerai, mais c'est bien pour ne pas manquer à ma parole... Car cette bohémienne est bien jolie... Du reste, je la retrouverai.

Comme ils se retournaient pour gagner la rive droite de la Seine, nos deux gentilshommes aperçurent une sorte de mendiant qui se tenait près d'eux.

Henri de Souvré lui lança un regard scrutateur.

—La charité, mes braves seigneurs, nazilla l'individu ainsi surpris dans une sorte d'espionnage.

—Le diable m'emporte, je crois que ce hideux coquin nous écoutait, dit Henri.

—Voilà pour ton escarcelle, fit Gaston en envoyant la pointe de sa botte au mendiant qui l'évita par un bond prodigieux.

—Dieu vous le rendra ! ricana l'homme à la besace.

## CHAPITRE VI

### L'épée et le poignard.

Nous avons laissé, dans un chapitre précédent, le marquis de Beaulieu en présence de son adversaire masqué, au milieu de la forêt de Bondy.

Sur le côté gauche de la route qui traversait le bois à l'endroit où se trouvaient nos personnages, s'étendait une étroite clairière, offrant un excellent emplacement pour une rencontre à l'épée.

Une herbe courte et fleurie, formait comme un tapis où l'on pouvait coucher galamment un adversaire vaincu.

Le jeune provocateur du marquis désigna l'endroit de la pointe de son arme et s'y dirigea, en faisant signe à ses hommes de l'y suivre et de faire cercle.

—Comte, dit le marquis de Beaulieu à son ami, vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de me battre avec des adversaires indignes de moi et que je ne suis pas un mangeur d'enfants. Mais vous savez aussi que le lion, exaspéré par un insecte, l'écrase quelquefois de sa patte puissante. A nous deux donc, mon petit bonhomme.

Le jeune homme masqué eut, à ces paroles dédaigneuses, un cruel sourire et un sinistre regard. Son épée était petite, faite à sa taille ; mais il l'avait rejetée et avait saisi la longue rapière d'une sorte de géant qui se trouvait parmi ses compagnons.

Il avait ainsi une arme de longueur égale à celle du marquis.

Celui-ci eut sur les lèvres un pli narquois.

Mais ce sourire s'éteignit subitement quand il vit son petit adversaire manier, comme il eut fait d'une paille, cette arme disproportionnée avec sa taille, mais à laquelle semblait soudé son poignet d'acier.

—Marquis, dit à son ami le comte de Souvré toujours prudent, rappelez-vous qu'il n'y a pas de petit adversaire.

Le jeune homme masqué sourit et faillit se découvrir.

Mais il repoussa prestement l'épée du jeune de Beaulieu dont la pointe menaçait déjà sa poitrine, et, se fendant rapidement, il déchira le pourpoint de son adversaire, à la hauteur du cœur.

Il eût pu le percer de part en part s'il avait voulu.

Souvré pâlit et le marquis de Beaulieu eut un cri de rage.

Il se sentait ménagé.

Son adversaire rompit vivement et abaissa son épée.  
—J'aurais pu vous tuer, lui dit-il d'une voix stridente, mais la mort par l'épée serait trop noble et trop belle pour vous. Voilà l'arme qui vous frappera, s'écria-t-il en brandissant la lame d'un long poignard qu'il avait tiré de sa ceinture.

Beaulieu poussa une exclamation d'indignation et de fureur, et se précipita d'un bond sur son adversaire.

Celui-ci était déjà en garde et, après quelques passes, durant lesquelles il eut l'air de jouer avec son ennemi, comme un tigre avec sa proie, liant rapidement l'épée du marquis, il la fit sauter à dix pas ; puis se précipitant sur lui, il lui plongea son poignard dans la gorge.

Beaulieu tomba comme une masse sur le gazon.

Son terrible adversaire se jeta sur son corps, et comme il allait expirer, en ouvrant démesurément des yeux torves et effarés, le vainqueur se pencha à son oreille et lui dit un nom qui lui arracha un sourd gémissement, puis son corps se tordit dans une dernière convulsion.

Le comte de Souvré qui ne comprenait pas le mot de cette sanglante tragédie et qui ignorait le secret de l'homme masqué, était livide et comme terrifié.

Ce combat dont l'issue avait été fatale pour son ami, avait un dénouement si inattendu, si foudroyant, qu'il en était comme hébété.

Cependant, sur l'ordre du jeune homme masqué, ses compagnons avaient fait un brancard avec des branches, et, tandis que sur un signe de leur chef, la plupart des spectateurs de ce drame sanglant se dispersaient dans la forêt, un groupe de quatre hommes, portant le cadavre du marquis et entraînant le comte de Souvré, se dirigeait, par des sentiers étroits, vers la cabane où nous avons vu La Fontaine, au début de ce récit, assister à une scène étrange et lugubre.

La course était longue, la marche ranima un peu les esprits du jeune de Souvré, et il se demanda ce qu'on allait faire de lui.

—Osez-vous m'égorger lâchement, demanda-t-il à ceux qui le conduisaient, et me trouvez-vous indigne de venger mon ami ?

—Pas de témérité, commanda un des hommes du groupe qui l'entraînait ; le chef n'a aucune haine contre vous ; vous aurez la vie sauve et votre liberté, si vous acceptez les conditions qu'on vous imposera.

—Des conditions ! s'écria le comte indigné, mon honneur et la soif de vengeance qui me brûle les repoussent toutes.

—C'est votre affaire. On ne touchera pas à un cheveu de votre tête, mais vous resterez notre prisonnier.

—Je serai libre un jour, et je vous ferai tous pendre.

—Vous faites bien de nous prévenir, nous serrons un peu plus vos liens.

—C'est un outrage gratuit que me fait votre chef, de ne pas se battre avec moi. A-t-il peur ?

Le jeune homme masqué qui jusque-là s'était tenu à l'écart, mais avait entendu ces dernières paroles, s'avança vers le jeune de Souvré, et de cette voix émue que dut employer Chimène pour dire au Cid : Va, je ne te hais point, il lui dit d'un accent doux et caressant :

—Je n'ai contre vous aucun ressentiment. Pour rien au monde je ne voudrais vous affliger et vous faire souffrir. Mais la sûreté de mes compagnons, les nécessités de ma vengeance me mettent dans l'obligation d'exiger de votre part des garanties et des sacrifices dont votre cœur souffrira profondément. C'est l'âme navrée que je vous les imposerai.

—Mais si votre vie ne court aucun danger, votre liberté ne vous sera rendue que lorsque vous aurez prêté le serment que l'on imposera tout à l'heure à votre honneur. J'ai dit. Criez, insultez-nous, nous ne relèverons pas vos injures et rien ne pourra fléchir notre résolution."

L'inconnu avait dit tout cela d'une voix ferme mais profondément triste.

Son regard, à travers les trous du masque, était doux et humide.

On sentait que cet homme obéissait à un grand, à un terrible et douloureux devoir.

On était arrivé près de la cabane.

Le cortège y pénétra, et le cadavre du marquis de Beaulieu fut étendu sur la table qui occupait le milieu de l'unique pièce de ce réduit grossier, dans la position où nous l'avons vu dans un chapitre précédent. Sur un signe du chef, le comte de Souvré fut amené près du corps de son ami.

—Comte de Souvré, s'écria alors d'une voix vibrante le jeune homme masqué, sur votre vie et sur votre honneur, jurez, en présence de ce cadavre, que vous garderez le secret de ce que vous avez vu, que vous ne rechercherez aucun de nous pour nous livrer à la justice ou pour venger votre ami qui avait mérité la mort ; jurez que vous romprez toute relation avec cette famille maudite du marquis de Beaulieu dont vous devez épouser la sœur !

—Sur ma vie, sur Dieu, sur mon âme, je jure ceci, répondit le jeune comte d'une voix éclatante et fière, en se penchant vers le cadavre du marquis, je jure ami, je jure, ô mon frère, car tu étais mon frère, que je te vengerai et que je ferai punir cette bande d'assassins ; et toi, chère Marie, que j'adore et que j'honore, je jure, dès que je serai libre et vengé, de mettre à tes pieds adorés mon nom et mon amour.

—C'est bien, dit l'inconnu d'une voix sombre, que l'on conduise cet homme en lieu sûr. Votre tête me répond de lui.

Deux hommes se jetèrent sur le jeune de Souvré, lui lièrent les mains, attachèrent un bandeau sur ses yeux, et l'entraînèrent hors de la cabane. Ils le guidèrent ainsi longtemps à travers les sentiers de la forêt. Puis, après deux heures de marche, le sentit qu'il suivait une route déclinante et qui lui semblait s'enfoncer sous terre. Enfin on lui fit descendre prudemment les nombreuses marches d'un escalier visqueux et glissant.

On lui ôta alors son bandeau, et, à la lueur rougeâtre d'une torche de résine, le jeune comte put voir qu'il avait été conduit dans un vaste souterrain dont on lui fit parcourir longtemps les profondes galeries.

— La suite au prochain numéro. —

On demande des agents dans chaque paroisse pour prendre des abonnements au JOURNAL DES FAMILLES. Nous donnons une commission de 20 pour 100.

## CÉCILE D'UN VIEUX PAYSAN

## NOUVELLE

Ferme de l'Orme-Dur, par Lhommaizé (Vienne),  
ce 15 juillet 18...

Ma chère mère, que vous avez donc bien fait de m'envoyer au vert dans ce coin de campagne isolé et paisible ! Chaque jour je retrouve des forces, chaque jour il me semble que je renoue l'un des fils brisés dans ma pauvre tête. C'est si bon, la vraie, vraie campagne, cet air pur imprégné des senteurs de la terre et des bois ! la trace laissée par cette abominable fièvre cérébrale va s'effaçant. N'ayez donc plus d'inquiétude. Dieu aidant, je serai bientôt tout à fait remis et vous me reverrez frais et dispos.

Est-ce assez maladroit de tomber malade au sortir de l'Eclie centrale, et de se sentir terrassé pendant des mois, incapable de rien faire quand on a tant envie d'entrer enfin dans la vie active et utile. Voilà tous mes amis casés ; l'armée, les mines, les grands travaux les ont pris. Et moi... obligé de me faire paysan pour retrouver force, santé, équilibre intellectuel.

Les premiers jours, je m'ennuyais terriblement : puis, peu à peu je me suis intéressé à tout ce qui m'entoure. Un vieux paysan d'ici m'a pris en amitié, il prétend m'enseigner tous ses talents champêtres. C'est qu'il en a beaucoup, le père Bréleau ; ma nourrice, votre fidèle Marianne, mène assez dru tous les gens de la ferme depuis que son mari "a défunté," mais sans le père Bréleau, rien n'irait "dret," comme elle dit. Sous sa direction je fais de remarquables progrès.

Maman, votre fils manie proprement la serpe, lance l'épervier, avec élégance pour conquérir la friture du déjeuner ; il conduit avec distinction les trois chevaux qui traînent l'immense charrette chargée de gerbes dorées, mais quant à lier de ses mains une seule de ces gerbes, pas moyen !... impossible d'arriver à nouer autour de sa taille la ceinture en paille de seigle tordue. C'est humiliant, j'en conviens, mais c'est ainsi. Cela désespère mon vieux Bréleau.

"Ca vienra, ça vienra," répète-t-il pour me consoler. En attendant il me conte toutes les histoires du pays ; car il est bavard comme une aïasse (une pie céans). Les autres gens de la ferme me regardent avec une certaine défiance ; pour eux, je suis "le jeune monsieur," c'est-à-dire un être dissimilé et par cela seul inquiétant.

Bronzé, bistré, ridé, par la vie des champs, mon bon Bréleau ressemble à une vieille terre cuite, mais deux petits yeux gris pétillants donnent à sa physionomie un air tout à fait plaisant, suivant l'expression du pays.

Il s'habille d'un immense pantalon de toile bise, brodé de pièces bariolées sous lesquelles l'étoffe primitive a presque disparu, et grimant jusqu'aux épaules où le tiennent deux bretelles courtes attachées à six doigts du menton. La blouse ou biaude en toile bleue fané est pour les dimanches et cérémonies ; sa tête est abritée par un antique chapeau en jonc tressé, à bords plats. Voilà le père Bréleau, ma chère mère ; pas élégant mais si brave homme !

Le soir, nous allons regarder le soleil se coucher, pour savoir quel temps il fera le lendemain ; confortablement installés au pied d'une meule de foin nous respirons la fraîcheur de la Vienne qui coule dans la vallée à travers les fouillis de verdure où mille oiseaux se disent bonsoir.

Arrivent alors d'interminables histoires. En voici une que j'ai transcrite textuellement, gardant toutes les expressions naïves qu'il nous donnent un parfum de terroir si particulier. Vous savez que dans le centre de la France, les paysans ne parlent pas patois, mais ils emploient beaucoup de mots dérivés du celtique et du latin.

"Vrai de vrai, monsieur, il n'y a pas le long de Vienne un plus joli endroit que le petit bourg de Civaux. Mais aussi tout de même la Vienne est la plus gente des rivières. Moi qui suis un ancien, j'ai voyagé plus de quarante lieues d'ici et je n'ai pas rencontré

une eau plus plaisante. Il y a là de beaux bois, de bons prés, des terres fines pour le blé et tout.

"Le bourg n'est pas grand, non, mais toutes les maisons ont l'air de se connaître. Elles sont comme une vieille famille ; aussi la mousse, les iris et un tas d'herbes inconnues poussent dessus les toits en chaume, sans se gêner un brin. Tout ça se tient et forme un bon test pour les fenaux et aussi pour le monde qui est dessous.

"Les arondes y entrent comme chez elles et font leur nid dans les coins des poutres brunes. Jamais on n'y toucherait. Elles le savent bien. Les bêtes ça a souventes fois plus de connaissance qu'on n'imagine. Et puis ces oiseaux-là portent bonheur. Chacun sait cela.

"Tout le monde se connaît, dans ce petit pays.

"On n'y aime pas les gens qui viennent de l'étranger, ni surtout les Parisiens.

"L'hiver les femmes se rassemblent dans la bergerie de Javeau, le propriétaire des Grangeries, parce qu'il fait chaud là-dedans sans brûler de bois ni de javelles. Il permet ça, cet homme. Là on file, on écale des châtaignes et on jase, ah dame ! on jase,—et sur le petit à la Louisa, lequel a les dents qui lui poussent, il ne jette qu'un ori, cet enfant,—et sur la Modeste, la fille au grand Cadet : la voilà grande et pas vilaine, qui qui l'aura, avec son oseraie et ses deux arpents de vigne ?

"Le petit Claude est parti voilà deux ans, sans dire où ? Le porteur de lettres qui connaît tout, dit qu'il s'est fait moine : qui est-ce qui connaît cela ? Et moi, pardine : les moines et les chamoines mangent sans travailler ni porter de chapeaux, ni aucun soulier. J'en ai vu ; ainsi c'est sûr.

"La bique de la maîtresse Marie a fait cinq biquons, voilà une bête qui vaut son prix, sans compter le lait.—Le bidet de monsieur le curé a des javards. Et les histoires arrivent à la file comme l'eau à la fontaine du marché.

"Mais je ne vous ai encore rien dit de maître Javeau personnellement. Sa ferme est sur le bord de la grande route, sa maison est la plus belle du bourg. Il le sait bien ! Avant l'invention de cette satanée mécanique qu'on appelle le chemin de fer, c'était une petite auberge, cette maison.

"Du temps d'autrefois on faisait des routes larges et solides ; elles se déroulaient au loin comme un ruban de file bis. Tout du long il y avait de vieux grands ormes, on y coupait même des feuillards pour les agneaux. C'était, paraît-il un nommé Sully qui avait fait ces plantations. Cet homme-là travaillait pour le bien du peuple quoi qu'il fût l'ami du roi à ce qu'on dit.

"Mais à présent les routes sont désertes, hormis les jours de marchés et au temps des foires. On a installé en place des chemins de fer ; ça vous apporte au galop un tas de nouveautés auxquelles il arrive qu'on ne comprend rien.

"Une fois c'est la maladie des pommes de terre une autre fois le suffrage universel, et puis l'Empire, et puis la république et le diable et son train. C'est à en perdre l'imagination.

"Heureusement que de ce temps-là, le blé et le fourrage poussent tout de même, sans souci de rien. Il faut dire pourtant que les denrées se vendent mieux, à cause des Anglais qui s'en viennent plus facilement au mitan du pays, rincer les œufs et le beurre, les fruits, le vin. A vrai dire, ils laissent leur argent, ce qui n'est pas mauvais. Que voulez-vous, le paysan aime l'argent plus peut-être que les gens de la ville. C'est qu'il lui en coûte plus de peine pour le gagner !

— La suite au prochain numéro. —

On demande des agents pour la vente au numéro.

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de cinq abonnements pour un an au JOURNAL DES FAMILLES ou pour \$8.00 d'abonnements, soit pour deux mois ou plus, aura droit à une année d'abonnement, ou, si on le préfère, nous allouons la commission donnée aux agents.

# LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Commencé sur le numéro 1)

PREMIERE PARTIE

NI L'UNE NI L'AUTRE

(Suite.)

Albine vivait de son travail.

Elle avait été demandée en mariage plusieurs fois depuis un an, et avait constamment refusé.

Après la mort de son père—qui avait survécu deux ans à sa femme,—elle avait continué de fréquenter, dans le village, les amis de la famille ; mais depuis quelques mois, elle se tenait dans un isolement complet, dans une solitude farouche qui étonnait tout le monde.

Comme elle était vaillante et intelligente, elle trouva autant de besogne qu'elle en put faire.

Elle vécut donc libre, la gêne ne se faisant point sentir à son logis.

Albine, passant toujours à travers champs, arriva enfin à sa maisonnette.

Elle ouvrit avec une clé qu'elle avait sur elle, referma la porte à clé—une fois entrée—alluma une bougie dans un chandelier de cuivre, poussa un grand soupir et se roula sur le bord de son lit, à demi privée de sentiment.

Elle resta ainsi plus d'une heure, sans faire un mouvement, dans ce désordre.

Elle fut réveillée par trois ou quatre coups frappés au contrevent de la fenêtre.

Une voix, celle de Tiennette, disait :

—Eh bien, Albine ! Eh bien, Albine ?

La jeune fille se souleva péniblement, effarée, ramenant sur elle la couverture du lit.

—C'est vous, mère Tiennette ?

—C'est moi.

—Qu'est-ce que vous voulez ?

—Je veux savoir si tu n'as pas besoin, fillette, qu'on passe la nuit près de toi...

—Mais non, mais non, je vais mieux, merci.

—A ton aise, petite, ne te gêne pas, dans tous les cas, et si la nuit il te faut quelque chose... je suis vieille... je ne dors jamais que d'un œil, et ma maison n'est pas loin de la tienne !...

Et la bonne femme s'en alla, sur une dernière recommandation...

Et Albine, rageuse, les doigts crispés sur son front :

—Avoir recours à elle ? Ah, non ! Pas plus à elle qu'à d'autres, du reste... dussé-je en mourir, je ne veux pas de secours !...

Et achevant de se déshabiller, elle se coula dans son lit, après avoir mis près d'elle, sur la table de nuit, une cruche pleine d'eau fraîche et un verre.

Elle grelottait de fièvre : ses lèvres étaient desséchées

et machinalement elle murmurait, pensant au remède conseillé par Tiennette :

—De la tisane de chiendent !...

Elle essaya de dormir...

Mais à peine ce sommeil, doux et réparateur, venait-il... à peine s'oubliait-elle, qu'une horrible douleur lui traversait les flancs... et tordait sur le lit son pauvre corps...

—Ah ! se dit-elle, ce sera pour cette nuit, bien sûr !... Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi ! ! !...

Et ce fut pour cette nuit, en effet...

Et seule, dans cette maison au-dessus de laquelle se balançaient doucement les grands arbres de la forêt, à la cime dorée par l'automne, seule, sans assistance, au milieu d'effroyables tortures, mordant ses poings pour ne pas crier, invoquant Dieu seulement, suprême ressource des malheureux.

Elle était douée d'un courage d'homme, cette fille.

.....  
Le tic tac régulier de l'horloge marquait l'heure au-dessus d'elle, et la flamme faiblissante de la bougie, qui menaçait de s'éteindre, éclaira la chambrette une dernière fois.

Il était quatre heures...

La bougie s'éteignit tout à fait et l'obscurité se fit profonde, impénétrable...

Et au tic tac régulier de l'horloge se mêlaient maintenant les soupirs étouffés de la jeune mère, qui priait et pleurait...

## II

Depuis longtemps, elle l'attendait, cet enfant ; elle avait tout préparé pour le recevoir... Elle n'était pas prise au dépourvu.

Elle savait quels étaient les premiers soins de propreté qu'il fallait donner au petit et comment il fallait entourer son mignon corps de bandelettes, sans serrer trop fort ses jambes et ses bras frêles.

Elle avait aidé de jeunes mères, ses amies, dans cette besogne si douce—qui lui paraissait, à elle, si amère, à présent...

C'est que, pour celles-là, la maternité était un orgueil ; pour elle, c'était une honte !... un crime !...

Elle sortit peu à peu de l'affaissement qui avait suivi les douleurs ; son sang-froid lui revenait tout entier, tout entière sa présence d'esprit, sa faculté de réflexion.

La grosse horloge, dans sa longue boîte de chêne, sonna cinq heures.

Elle avait deux heures de nuit, encore, c'est-à-dire deux heures sans angoisses, sans épouvantes...

Albine embrassa l'enfant d'un long baiser, en l'enveloppant de ses bras, comme pour le protéger :

—Pauvre petit misérable ! à quelle vie, peut-être es-tu destiné ! murmura-t-elle.

Elle se leva, ou plutôt se laissa tomber hors du lit, car comment se fût-elle tenue debout ?... Et à tâtons,—toujours dans l'obscurité qui semblait vouloir protéger de ses voiles cette maternité douloureuse—elle vêtit l'enfant.

Et à son premier cri, à son premier besoin de boire, elle lui donna du lait de chèvre.

En allant et venant ainsi, elle fut bien des fois sur le point de s'évanouir, mais toujours la pensée de sa honte découverte, si elle avait un instant de faiblesse, lui rendit des forces.

Et quand, à sept heures, la lumière pénétra sous la porte... éclairant vaguement le théâtre de ce premier drame de la vie, Albine, blanche, dans son lit, était plus calme.

Et quand Tiennette, se rendant aux Trembles, frappa, en passant, à la fenêtre disant :

—Eh bien, fillette... et la santé?

Albine put répondre, presque gaiement :

—Ça va mieux, mère Tiennette, pourtant, dites à Biloret que je n'irai pas à la ferme, aujourd'hui.

La journée s'écoula ainsi pour Albine, entremêlée de terreurs subites, chaque fois que sur la route, non loin de là, elle entendait les passants; chaque fois qu'il lui semblait que les passants s'arrêtaient; chaque fois que la fièvre de son imagination lui faisait croire que l'on se dirigeait de son côté.

Albine vécut ce jour-là de pain et de lait. Afin de se reposer plus rapidement, elle ne sortit guère de son lit que pour veiller sur son fils et s'assurer que rien ne lui manquait.

Tout faisait présager du reste qu'elle se rétablirait vite, bien qu'elle fût d'une faiblesse extrême.

Dans l'après-midi de ce premier jour, comme il faisait un beau soleil, elle ouvrit toutes grandes les fenêtres pour aérer la chambre afin qu'on pût la voir dans son lit, si par hasard des amies arrivaient du village, averties par Tiennette et poussées par l'inquiétude.

Et ce fut justement ce qui advint.

Tiennette et des ouvrières de la ferme du Tremble avaient parlé. Quelques jeunes filles accoururent. De la fenêtre, elles causèrent avec Albine dans son lit, lui demandant s'il lui manquait quelque chose, offrant gentiment leurs services; Albine les accueillit le sourire aux lèvres, bien qu'elle eût un atroce serrement de cœur et qu'une sueur mouillât son front et le creux de ses mains.

Elle faisait son apprentissage d'hypocrisie.

Sa vie n'allait-elle pas se passer, désormais, en dissimulations?

Ce fut avec bonheur qu'elle vit la nuit étendre autour d'elle son ombre protectrice.

Quelle journée cruelle!

Mais enfin, les angoisses endurées disparaissaient devant ce fait: personne n'avait eu des doutes.

Et n'était-ce pas ce qu'elle voulait?

—Encore deux ou trois jours comme celui-ci, se dit-elle, et je serai sauvée!

Et un rayon d'espérance brilla dans ses pauvres yeux abattus, largement entourés d'un cercle bleu.

Le lendemain elle jugea que ce serait certainement attirer les soupçons que de garder sa porte fermée, comme elle l'avait fait la veille.

Elle l'ouvrit donc.

Tiennette fut la première à entrer.

—Eh bien, fillette, ça ne va pas mieux?

—Mais si, je me lèverais bien, mais c'est un peu de fainéantise, voyez-vous... je finirai par devenir pares-

seuse... Demain, je serai sur pied et après-demain je retournerai à la ferme...

—Tu es toute jaune et toute pâlotte, fillette. Je crois que tu es plus atteinte que tu ne veux l'avouer. Ma parole, toi qui étais si fraîche et si rose, on dirait, vrai, qu'on t'a soutiré tout le sang des veines. Veux-tu que je dise au docteur Corvigny de venir?

Albine l'interrompit avec colère.

—Non, encore une fois, non... De quoi vous mêlez-vous, puisque je vous dis que je ne suis pas malade?... Je ne veux pas voir de médecin, je ne veux pas!

—C'est bon, fillette, c'est bon, dit la vieille interdite. Le docteur Corvigny n'est pas un ogre. Du moment que tu refuses, n'en parlons plus!... Vrai, tu en as tellement d'épouvante, que si je ne te savais pas sage et honnête autant que tu es belle, je dirais que tu ne veux pas le voir dans la crainte qu'il ne devine des choses que tu n'oses avouer...

—Et quoi donc, Tiennette? dit Albine, tremblante de la tête aux pieds.

—Oh! rien, petite, je plaisante, voilà tout... c'est que, vois-tu, il n'y a pas seulement les maladies du corps, il y a aussi celles du cœur qui vous font pleurer et qui vous font maigrir, et qui en engendrent d'autres encore, bien graves aussi, celles-là... mais toi, ce n'est rien, tant mieux...

Tiennette n'était pas méchante, mais curieuse et soupçonneuse comme toutes les paysannes.

Elle s'était installée auprès du lit d'Albine, puis, au bout d'un instant, se levant, elle se mit à aller et venir dans la chambre.

—Tu n'as besoin de rien? Profite de ce que je suis là; je t'épargnerai la peine de te lever... C'est dans cette armoire que tu serres ton linge? Si tu veux me dire où tu caches la clé, je te donnerai une chemise et une camisole.

—Merci, c'est inutile, mère Tiennette.

Il y eut un court silence entre les deux femmes.

L'esprit inquiet de radoteuse et la curiosité de la mère Tiennette étaient en éveil, voilà tout. Elle soupçonnait un mystère dans l'existence de la jeune fille.

Mais quel mystère? Voilà ce qu'elle ignorait.

Albine fut tranquilisé; elle chercha un prétexte pour éloigner Tiennette.

Quel prétexte? son imagination alourdie n'était guère aux expédients et ne lui en fournit aucun.

Et alors qu'elle songeait, la paysanne bavardait:

—Pendant que tu es malade, il se passe des choses... je parie que tu ne connais pas la grande nouvelle?... Non, tu ne peux pas la connaître, attendu que ce n'est une nouvelle que depuis deux jours.

—Quoi donc? De quoi parlez-vous?

Son cœur se serra: on eût dit que d'instinct elle devinait que ce qu'on allait lui apprendre avait un intérêt pour elle.

Peut-être, après tout, le prévoyait-elle?

—M. Gaspard de Lesguilly... continua Tiennette.

—Eh bien? dit Albine, qui, certainement, à cet instant-là, n'avait plus une goutte de sang dans les veines.

—Il se marie.

—Lui ! fit la jeune fille avec un rugissement, presque debout dans son lit.

—Oui, dit placidement Tiennette... Ça étonne tout le monde. On n'y croyait plus, à la fin.

Et Albine, se raidissant, se défendant contre les ombres qui descendaient sur ses yeux :

—Avec qui ?

—Avec Mathilde Réveron, la fille du maître de forges de Chalambot, le plus riche de la contrée.

Et Albine, d'une voix sourde, sentant qu'elle s'en allait, qu'elle s'effondrait pour ainsi dire :

—Ce sera un beau mariage !

—Le plus beau qui se soit fait depuis longtemps.

—Et pour quel jour ?

—Dans trois semaines, à ce qu'on prétend.

Et, Tiennette n'ayant plus rien à dire, forcée du reste d'aller aux Trembles, partit enfin.

Et par bonheur elle ne se retourna pas quand elle fut sur le seuil ; par bonheur, il ne lui prit pas l'envie de regarder Albine, car elle eût été épouvantée par le visage de celle-ci, ses yeux dilatés et vitreux, fixés droit devant elle sans regard, ses lèvres distendues, où errait comme un grimaçant sourire, tout le masque d'une colère terrible.

—Je ne sais comment je m'y opposerai sans faire de scandale, dit-elle, tout haut, comme si elle avait répondu à un interlocuteur, mais cela n'aura pas lieu...

Elle n'eût pas eu la force d'entendre une seconde fois parler de ce mariage. Et cependant, elle en était menacée, si elle laissait sa porte ouverte à toutes les commères.

Elle s'enferma donc comme la veille.

Mais ce qu'elle venait d'apprendre semblait avoir modifié ses projets, car, le soir, quand elle jugea que le village était endormi, elle se leva, malgré sa faiblesse, s'habilla, jeta un manteau sur ses épaules, prit dans ses bras l'enfant qui sommeillait, l'enveloppa chaudement, pour le préserver de l'humidité de la nuit et sortit, après s'être assurée qu'autour de la maison personne ne rôdait.

Aux premiers pas qu'elle fit, elle trébucha.

Si un pommier ne s'était trouvé là, contre le tronc duquel elle put s'appuyer, elle serait tombée.

—Ah ! mon Dieu, dit-elle, donnez-moi la force dont j'ai besoin... il faut que je marche pendant des heures et à la première minute, je faiblis...

Il gelait.

L'air vif de la nuit, sereine et étoilée, lui fit du bien, raviva son sang, lui rendit du courage...

Ellè reprit sa course...

Ses pas furent bien incertains d'abord, et quiconque l'eût vue ainsi, titubant dans le sentier du pré qu'elle traversait, l'eût prise pour une folle ou pour une ivrognesse...

Puis peu à peu sa démarche s'affermir.

Sur son cœur, elle pressait, l'entourant dans ses bras, rejoints par-dessous les langes, le précieux fardeau du petit être.

Et, de temps en temps, parce que c'était là sa suprême consolation et sa suprême joie, elle s'arrêtait et penchait sa jolie tête pâle pour l'embrasser.

Elle ne resta pas longtemps en pleine campagne.

Elle craignait toujours une rencontre.

Elle craignait surtout d'être reconnue par quelque paysan attardé qui peut-être eût deviné ce qu'elle portait là, dans son manteau et s'en fût étonné avec raison.

Elle gagna donc le bois.

Rien ne lui était plus facile que de suivre la forêt une partie de la nuit.

Tous les sentiers, les plus détournés, les moins tracés, lui étaient familiers.

Elle s'y était promenée cent fois.

Du reste, le voyage qu'elle entreprenait, cette nuit-là, n'était pas le premier qu'elle faisait.

Elle allait à Châtillon, où elle savait trouver une bonne vieille tante, sœur de sa mère, Marie-Anne Peyroux à laquelle elle s'était confiée deux ou trois mois auparavant, en pleine détresse, qui l'avait plaint et lui avait promis de la secourir.

Et Albine avait pensé à la tante Marie-Anne Peyroux, et c'était elle qu'elle s'en allait voir, par cette nuit, à travers les bois.

Le voyage était long. La moitié de la nuit suffit à peine à la pauvrete, dans le misérable état où elle se trouvait, pour gagner la ville.

Est-il besoin de dépeindre toutes ses terreurs et sa fatigue énorme ?

Elle s'arrêta vingt fois, s'affaissa vingt fois sur elle-même, ses genoux ne la supportant plus, et crut que sa dernière heure était venue.

Et elle se relevait pourtant. Ce qui la soutenait par-dessus tout, par-dessus son affection maternelle, par-dessus son désir d'empêcher le mariage de Gaspard de Lesguilly, par-dessus l'espoir de vengeance, c'était la honte d'être surprise et de voir son secret divulgué.

Vers une heure du matin elle était à Châtillon et frappait, dans un des faubourgs, à la porte habitée par sa tante—une veuve dont les fils et les filles étaient dispersés aux quatre coins de la France.

Marie-Anne Peyroux vint ouvrir.

Tous les vieux ont le sommeil léger.

Elle dit, en reconnaissant sa nièce :

—Petite, je t'attendais.

Et pas autre chose.

Devant le fait accompli, toute récrimination n'était-elle pas inutile ?

Albine ne voulut pas se reposer plus d'une heure.

Elle était dans un état pitoyable, d'une faiblesse extrême, soutenue seulement par ses nerfs.

Elle jouait sa vie, elle le savait, mais cela l'intéressait peu, vraiment, de vivre ! La mort n'eût-elle pas été une délivrance avec l'oubli éternel de tout ?...

Marie-Anne en la voyant ainsi voulut la retenir.

—Il ne faut pas non plus tenter Dieu par l'impossible, dit-elle ; tu n'arriveras pas jusqu'à Recey !...

Mais Albine se levant et s'appêtant :

—Il le faut !... Il faut que je sois rentrée chez moi avant la fin de la nuit... et que ceux qui viendront me voir demain me trouvent chez moi. Il le faut. Jussé-je marcher jusque-là dans les épines et les pierres, sur les mains et sur les genoux !

Marie-Anne connaissait sa nièce.

Elle savait qu'essayer de la faire revenir sur une pareille résolution était du temps perdu.

Albine avait un caractère fortement trempé, indomptable.

— Va, mon enfant, dit la tante ; mais si tu fléchis, s'il t'arrive malheur, si tu es devinée, n'oublie pas que tu trouveras près de moi un asile avec le pardon de ta faute et une bonne affection, toujours aussi grande.

Albine embrassa sa tante en pleurant, embrassa le petit, puis courageuse, reprit en se traînant, le long et rude chemin du village.

Ce fut une nuit cruelle qui la vieillit de bien des années et qui pour jamais lui enleva sa gaîté, en imprimant à sa face l'immuable cachet d'une mélancolie profonde.

Enfin, avant l'aube, elle se retrouva dans sa chambre, dans son lit où elle tomba demi-morte, atteinte d'un sommeil léthargique.

Elle ne put se déshabiller, et se glissa, telle qu'elle était, sous sa couverture.

Et Tiennette, lorsqu'elle passa une heure après et colla contre les vitres sa figure soupçonneuse, la voyant endormie, n'osa pas la réveiller.

### III

Il y avait tous les automnes quelques grandes réunions de chasse à Lesguilly.

En outre de trois ou quatre Parisiens, Gaspard invitait les grands propriétaires dont les châteaux étaient voisins du sien, qu'ils fussent ou non de la noblesse.

On venait de loin, du reste, à ces chasses.

Certains des amis de Gaspard, — ou des amis du défunt, — demeuraient au château pendant tout le mois de novembre, montant à cheval tous les matins et tous les matins attaquant, dans les forêts d'alentour, un cerf, un sanglier, un chevreuil, parfois un loup ; lorsqu'un abominable temps obligeait les veneurs à rester la matinée au logis, le soleil ne se montrant que dans l'après-midi, et que l'on ne pouvait plus compter que sur deux ou trois heures de jour, on découplait une jolie meute de briquets noir et feu, composée d'une vingtaine de têtes et l'on s'amusa à forcer un lièvre.

Dans les premiers jours de novembre de cette année-là, il y avait au château nombreuse et brillante société.

Gaspard devait faire le lendemain l'ouverture de ses bois.

Parmi ses invités, deux seulement nous intéressent, à cause du rôle qu'ils doivent jouer dans ce récit : M. Révéron, le maître des forges de Chalambot, situées à quelques kilomètres du château de Lesguilly, et Mathilde, sa fille, la fiancée de Gaspard.

Révéron était très riche.

Il avait débuté vingt ou trente ans auparavant comme ouvrier dans une forge.

Sa droiture, sa haute intégrité, sa vive intelligence, la connaissance profonde qu'il avait des ressources multiples de l'industrie, le tirèrent de sa pauvreté, et le succès, en toute sa vie, ne l'abandonna jamais.

La fortune ne l'avait point gâté.

Il était resté bon et loyal, un peu brusque de formes, — une brusquerie de paroles devenue légendaire parmi ses ouvriers et à laquelle ils ne prenaient pas garde, attendu qu'ils la savaient toute à la surface.

Son esprit souple, facile à saisir les ridicules ou les vices, l'avait défendu contre les uns et contre les autres, en même temps qu'il lui montrait la nécessité, pour se tenir au niveau de sa fortune, de compléter une instruction forcément négligée, au début, par l'incessant besoin de gagner sa vie au jour le jour.

D'une probité rigide, Jacques Révéron, l'ancien ouvrier de forge devenu millionnaire, n'avait pas vu avec plaisir naître dans le cœur de sa fille le vif sentiment de sympathie qui dégénéra bientôt en amour.

Gaspard de Lesguilly était un inoccupé, et, bien qu'aucun reproche, dans le strict sens du mot, ne pût lui être fait, Révéron, en sa qualité de rude et obstiné travailleur, se sentait au fond de l'âme une secrète répugnance.

Pour lui, la vie sans but était un mystère, que n'expliquait pas la fortune.

Lorsqu'il comprit que sa fille aimait, il essaya de combattre son amour par toutes les distractions qu'il put lui donner ; décidé à tous les sacrifices, à tout tenter, il éloigna Mathilde, voyagea avec elle pendant un an, puis fut bien forcé de revenir quand il vit qu'il n'avait pas gagné de terrain.

Il y avait six mois qu'il était de retour, et depuis six mois l'amour de Mathilde n'avait fait qu'augmenter.

Et pourtant les occasions qu'elle avait de voir Lesguilly étaient rares.

Du moins Jacques Révéron le pensait ainsi.

C'est qu'il jugeait Mathilde droite comme lui, sans arrière-pensée, et qu'il ne savait pas de quelle souplesse d'esprit, de quelles ruses sont capables les filles qui aiment, les filles même les plus honnêtes, les plus sévèrement élevées.

Gaspard et Mathilde se voyaient en secret.

Révéron aimait trop sa fille pour la condamner à souffrir par un refus obstiné.

Du reste, il eût pu, difficilement, formuler un grief contre son jeune voisin.

Ce qui l'étonna longtemps, par exemple, ce fut que Gaspard ne s'ouvrit point à lui et ne fit point sa demande.

Ignorait-il qu'il était aimé de Mathilde ? ou Mathilde était-elle seule à aimer ?

Enfin, quelques jours auparavant, Gaspard était venu et l'avait prié de lui accorder la main de sa jeune fille.

Et Jacques avait donné son consentement.

Mathilde était une belle enfant, très brune, aux yeux noirs pleins de flammes, aux traits énergiques, au front étroit, aplati aux tempes, ce qui indiquait une grande puissance de volonté.

Souple, élancée, les épaules larges et la poitrine robuste, elle était, certes, quand elle passait à cheval dans les bois qui avoisinent les forges de Chalambot, l'une des plus jolies et des plus séduisantes amazones qu'on pût voir.

C'est d'une de ces promenades que datait son amour,

car c'était en se promenant qu'elle avait rencontré Gaspard pour la première fois.

Et ils s'étaient revus souvent.

Gaspard fut un moment ému par la beauté de la jeune fille. Elle était, en effet, charmante avec son hardi profil, ses regards profonds, sa chevelure luxuriante, le velouté de ses joues, sous la pâleur desquelles on voyait le sang sourdre, ardent, impétueux, à toutes émotions qui agitaient son cœur.

C'est qu'elle était aussi chastement provocante avec le fin sourire de ses lèvres petites, rouges et pleines, ce sourire qui rappelait la mystérieuse expression du visage de la Joconde, et que rendaient plus troublant ses paupières brunes et lourdes abaissées tout à coup sur la flamme de ses yeux.

Ils s'aimèrent bientôt.

Ce fut alors que Révéron essaya de les séparer en emmenant sa fille, croyant couper dans sa racine ce qu'il considérait comme un mal.

Ah ! s'il avait pu prévoir ce qui devait arriver ! jamais il ne fût revenu ; il eût abandonné les forges plutôt que d'exposer Mathilde à commettre une faute.

Mais à qui les jeunes filles ont-elles jamais confié leur secrets d'amour ?

Quand il fut réinstallé à Chalambot, les relations reprirent, entourées de mystère, entre Mathilde et Gaspard.

Celui-ci se trouvait fort heureux de la vie égoïste et indépendante qu'il menait au château et jusqu'alors n'avait pas eu le désir d'en changer.

La liste de ses maîtresses était longue et Albine Mirande et Mathilde Révéron étaient les deux dernières.

Seulement d'Albine — la fille de sa nourrice — il se souciait peu. C'était là une aventure vulgaire, pareille à toutes les autres. Tandis qu'avec la fille du maître de forges de Chalambot, toute différente était la situation. Il pouvait s'ensuivre un scandale affreux... Et Gaspard, en égoïste qu'il était, tenait surtout à la tranquillité. Car l'amour, en ceci jouait un rôle secondaire.

Certes, Gaspard aimait toujours Mathilde, mais à bien prendre les choses, s'il lui avait été donné de choisir, il eût préféré rester garçon.

Par malheur pour lui, le choix ne lui était plus permis. Il montra contre fortune bon cœur et ce fut ainsi qu'il demanda au maître des forges de lui faire l'honneur de l'accepter pour gendre.

Pour tout dire, il se consola vite de ce qu'il avait considéré d'abord comme un désagrément.

— En somme, réfléchissait-il, en revenant de faire cette démarche suprême — bien accueillie — en somme, je ne suis pas à plaindre. Mathilde est admirablement belle. J'en suis et j'en serai encore longtemps épris. Elle est riche, ce qui ne gêne rien. Elle m'aime et, ou je me trompe fort, il me semble qu'elle est toute prête à devenir une douce et excellente femme, bonne et dévouée. Ma foi, je n'avais pas prévu ce dénouement, la première fois que je la rencontrai ; mais tout est bien qui finit bien.

Ce fut ce même jour, en retournant à Chalambot, et à peu près au moment où il monologuait ainsi, qu'il fit la rencontre d'Albine, et qu'il entendit la jeune paysan-

ne lui jeter son appel désespéré par-dessus la haie d'épines du parc.

Il sourit, enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, murmurant :

— C'est encore trop nouveau pour qu'elle oublie, Patience !... Pourtant, celle-là m'aimait plus que les autres !... Elle le disait, du moins...

Et il n'y songea plus.

Donc, il y avait fête de chasse au château, et Révéron et Mathilde y assistaient.

La veille au soir, il y eut un souper de gala dans la grande salle à manger décorée de plafonds à caissons, de bois sculptés, de tapisseries représentant des scènes de chasse, des plus vieux Beauvais et des plus précieux Gobelins.

Il y avait là une cheminée monumentale, ornée d'une horloge gigantesque du travail le plus artistement curieux qui se pût voir. Des chasses entières venaient y sonner de la trompe, à toutes les heures. Un cerf, à midi, un sanglier, à dix heures, fuyaient raides devant les cavaliers de bois.

Quand on eut dîné et avant de permettre qu'on passât au fumoir ou au jardin, Gaspard de Lesguilly s'adressa à ses convives :

Messieurs, dit-il, voulez-vous que nous descendions pour régler avec mon piqueur les dispositions de la chasse de demain ?

On le suivit au vestibule du château, où l'on trouva le chef d'équipage et les quatre piqueurs de Lesguilly, tous en costume de veneurs et la cape à la main.

— Eh bien, Bertrand, mon brave, dit Gaspard, — qui aimait passionnément la chasse, — avez-vous fait votre tournée aujourd'hui ?

— Oui, monsieur le marquis. Nous avons connaissance de plusieurs animaux, cerfs et biches dans les taillis de la Gorge-Doë ; on peut être sûr d'en détourner un. Au Val-des-Choux, La Brisée a reconnu deux compagnies de sangliers qui, depuis quatre jours ne quittent pas les mares d'Hossus. Lépine a toujours son grand vieux loup, qu'il a vu par corps, dans les fonds du Chêne-Perdu ; enfin, Denis assure qu'un beau brocard se remet tous les matins, depuis un mois, dans les fougères des Trois-Bouleaux.

— L'embarras du choix, messieurs, dit gaiement Gaspard.

— A tout seigneur tout honneur, monsieur de Lesguilly, fit le maître de forges ; il me semble que nous pourrions commencer par un cerf.

Ce fut l'avis unanime.

On ouvrirait la chasse en forçant un cerf, puis, si le temps le permettait, on choisirait entre le brocard, les sangliers ou le loup. Des relais seraient préparés et toutes les meutes seraient dehors.

— Voilà qui est convenu, dit Gaspard au piqueur. Vous ferez le bois demain matin, aux taillis de la Gorge-Doë et vous, Lépine, vous vous assurerez que votre loup n'a pas quitté les fonds du Chêne-Perdu.

Les invités couchaient à Lesguilly, à l'exception de deux ou trois dont les châteaux n'étaient pas éloignés

et qui s'en retournaient avec promesse d'être le lendemain exacts au rendez-vous.

Parmi ceux-ci était Révéron.

Le lendemain, à neuf heures du matin, la cour, pleine de monde, présentait un spectacle d'une animation singulière.

Cette cour, en forme de fer à cheval, était fermée par une grille de fer ouvragé à travers laquelle on apercevait une large pelouse, s'espaçant entre deux allées doubles de marronniers.

À l'entrée de la pelouse, les deux meutes du marquis, cent quarante chiens du Poitou et de la fine et forte race des Ardennais à poil dur — tous selon leur race, du même pelage. Le chef d'équipage, les quatre piqueurs et les valets de chiens étaient rangés en avant de la meute, la bride de leurs chevaux passée dans le bras gauche, la trompe dans la main droite.

À neuf heures, Mathilde arriva avec son père. Elle portait un costume noir d'amazone qui rehaussait sa grâce et faisait valoir la richesse de sa taille, allongée et cambrée par son corsage découpé sur les hanches. Elle montait un magnifique alezan fièrement planté sur ses jambes nerveuses et dont la peau, fine comme le velours, le poil lissé, laissait voir le réseau des veines où circulait un sang brûlant, une ardeur dévorante ; les yeux étaient de feu.

Quand Mathilde et Révéron furent entrés, comme on n'attendait qu'eux, le marquis leva sa cravache et donna un signal.

Alors les trompes sonnèrent une fanfare.

Et la chasse sortit.

Il faisait un froid sec et vif. Le soleil brillait, éclairant les lointains dorés de la forêt que chaque gelée dépouillait de ses feuilles, et où les grands arbres montraient, dans une nudité triste, leurs branches tordues et leurs rameaux grêles, maigrement découpés en silhouettes sur l'azur d'un ciel sans nuage.

La première partie de la chasse se passa sans incident. Une demi-heure après le départ, le cortège arrivait dans le bois au rendez-vous, où les valets de limiers attendaient. Leur rapport apprit à Gaspard, qui conduisait la chasse avec beaucoup d'entrain, que le cerf, un vieux dix-cors, était remis à quelque cent mètres de là.

Les dispositions de l'attaque furent aussitôt réglées et le marquis indiqua, d'après son habitude du bois, le placement des relais de chiens et de chevaux.

Cela fait, on alla frapper aux brisées.

Quelques minutes après, les cris des chiens apprirent aux chasseurs qu'ils avaient rencontré la voie : les cris redoublèrent, changeant de ton, et les trompes sonnèrent le lancer.

Tout d'abord, le cerf, sagement mené par de vieux chiens d'attaque, se fit battre dans un canton de peu d'étendue de telle sorte que tout le monde put suivre au petit galop.

Mathilde, Gaspard et Révéron ne se quittaient pas ; bientôt l'aspect de la chasse changea. Le cerf donna dans le premier relais qui prit chaudement la voie.

La course devint plus vive. Chacun tira de son côté ; Révéron suivit, à son entente, le sentier qui devait cou-

per la chasse ; Gaspard ne s'éloigna pas de sa fiancée, et continua de galoper auprès d'elle. La meute passait devant eux, tantôt à leur droite, tantôt à leur gauche. Ils étaient l'un auprès de l'autre, si près, que de temps en temps l'haleine des chevaux se mêlait, leurs flancs se touchaient et alors le genou de Gaspard frotait les deux genoux de l'amazone.

Leurs regards se croisaient.

Ils ne s'étaient encore rien dit, tout à l'ardeur de la chasse magnifique.

Au début, seulement, avant de partir, la jeune fille avait pu glisser dans l'oreille du marquis, vivement, ce mot :

— Il faut que je vous parle !

La chasse leur donna bientôt l'occasion qu'ils cherchaient.

Depuis une demi-heure, les trompes n'avaient pas cessé de sonner, lorsque tout à coup, elles se turent. On entendit des claquements de fouets.

Les aboiements devenaient plus rares et moins vifs. Il y avait un change et il fallut beaucoup de peine pour remettre le cerf sur pied ; les veneurs dispersés eurent le temps de se rejoindre. La terre était sèche, la voie haute. Les chiens, altérés, donnaient mollement, cherchaient une mare où se désaltérer. Piqueurs et valets étaient sur les dents.

Lorsque l'animal fut rejoint, la chasse devint plus animée, plus impétueuse. Les relais donnaient. Le cerf ne cherchant plus à ruser, perçait maintenant droit devant lui, avec une rapidité et une vigueur inouis, à travers taillis, futaies, ou fourrés impénétrables. En quelques secondes la chasse fut de nouveau dispersée, chacun, pour la suivre, s'abandonnant à ses inspirations.

Et de nouveau Gaspard et Mathilde se retrouvèrent seuls, galopant côte à côte.

Ils ralentirent l'allure de leurs chevaux ; le silence se fit autour d'eux ; à peine de temps en temps distinguait-on les sons du cor ou un cri de la meute, apporté par le vent.

Les jeunes gens s'arrêtèrent tout à fait.

— Gaspard, dit Mathilde, dont la belle et pâle figure était animée par la course et l'émotion, dont les yeux étincelaient, dont les narines étaient dilatées, dont l'haleine pressée gonflait à petits coups son corsage, — Gaspard, que je suis heureuse de vous voir enfin seul et de pouvoir vous parler !

— Chère Mathilde !

— Vous m'aimez toujours ?

— Je t'aime... en doutes-tu donc ?

— Non.

Bien qu'elle fût certaine de ne pas être entendue, car ils étaient à l'entre-croisement de plusieurs sentiers et pouvaient, à travers les arbres dépouillés, surveiller la forêt autour d'eux, cependant elle parlait à voix basse.

— Gaspard, je suis assaillie de pressentiments sinistres, depuis quelques jours. Il me semble qu'un grand malheur me menace... D'où viendra-t-il ? Je ne le sais pas... mais j'ai l'âme troublée...

LA LÉGENDE DE LA TERRE

Lorsque le Créateur eut ébauché l'espace,  
Le grand espace morne aux champs illimités,  
Il prit sur son épaule une lourde besace  
Où l'on oyait un bruit confus d'astres heurtés.

Et plongeant dans le sac ses mains miraculeuses,  
Comme un semeur pensif, à pas lents et pareils,  
Il parcourut l'éther aux plaines fabuleuses,  
Ensemencant le vide énorme de soleils.

Il en jeta, jeta, par monceaux fantastiques,  
Par monceaux lumineux, par monceaux effrayants ;  
Et les sillons du ciel fumèrent, extatiques,  
Sous les pas du Semeur aux gestes flamboyants.

Il en jeta, jeta, de sa dextre éperdue,  
Largement, en tous lieux, par grands jets bien rythmés ;  
Et les étoiles d'or fuirent dans l'étendue  
Comme un essaim bruyants d'insectes enflammés.

"Allez ! allez ! disait le grand Semeur de mondes ;  
Allez, astres ! germez dans les steppes des cieux !  
Peuplez les champs d'azur de vos fleuraisons blondes !  
Allez, chantants ! allez, charmés ! allez, choyeux !

"Allez, houle de feu, dans la nuit misérable !  
Et faites-y la joie ! et faites-y le jour !  
Et lancez jusqu'au fond de l'incommensurable  
Des jets vertigineux de lumière et d'amour !

"Et que tout sur vos flancs brille, exulte, prospère  
Et que tout soit content, soit heureux, soit béni,  
Et chante à jamais : "Gloire au Créateur, au Père,  
Au Semeur de soleils qui peuple l'infini !"

Et les astres alors partirent, lourds de vie,  
Tourbillonnant aux pieds du Créateur serein,  
Comme en un désert plat que Juillet torréfie  
Des grains de sable obscur aux pieds d'un pèlerin.

Et tous brillaient, et tous chantaient, et, sans entravés,  
Gravitant sur leur axe inébranlable et sûr,  
Avec leurs milliards de voix fières et graves,  
Poussaient un hosanna monstrueux dans l'azur !

Et tout était bonheur, justice, beauté, force !  
Et chaque astre entendait ses être radieux  
Couvrir de chants d'amour sa maternelle écorce  
Et tous bénir la Vie ! Et tous bénir les Cieux !

Or, quand il eut vidé sa besace d'étoiles,  
Quand de globes de feu tout le noir fut jonché,  
Le Semeur vit, au fond du sac, entre deux toiles,  
Un tout petit morceau de soleil ébréché.

Et, distrait, sans savoir quelle sphère inconnue  
Tournoyait incomplète en l'espace vermeil,  
Le Créateur, d'un souffle, envoya dans la nue  
Rouler cette parcelle infime de soleil.

Puis, montant tout là-haut, sur son trône écarlate,  
Par dessus le brouillard des mondes qu'il jeta,  
Comme un grand roi doré dont l'œil fier se dilate  
En oyant bruire au loin son peuple, il écouta.

Il entendit l'immense alleluia des choses !  
Il entendit des chœurs de globes florissants  
Entonner éperdus des chants d'apothéoses  
En lui noyant les pieds de nuages d'encens !

Il vit l'éternité palpitante d'extases,  
Il vit, dans une intense et profonde clameur,  
L'orgue de l'univers hennir d'ardentes phrases  
Pour fêter à jamais le triomphal Semeur !

Mais, soudain, il pâlit. De cette mer astrale,  
Une plainte montait sourdement vers les cieux,  
Montait, enflait, croissait, dominant de son râle  
Toute l'ovation du firmament joyeux.

C'était l'atôme obscur de la sphère ébréchée !

C'étaient les êtres vils restés sur ce débris,  
Pleurant l'Etoile-Mère incessamment cherchée  
Et toujours introuvable en ce coin de ciel gris !

Et la plainte disait : "Anathème ! Anathème !  
Nous sommes les errants que le malheur conduit,  
Le douloureux troupeau des vivants au front blême  
Créés pour la lumière et jetés dans la nuit !"

"Nous sommes les bannis, la cohorte exilée,  
Les seuls êtres ayant des larmes dans les yeux,  
Et si l'eau de la mer sur ce globe est salée,  
C'est peut-être des pleurs versées par nos aïeux !"

"Anathème ! Anathème au semeur de lumière !  
A Celui que le vaste univers applaudit !  
S'il ne vient pas nous rendre à l'Etoile première,  
Qu'il soit maudit, partout maudit, sans fin maudit !"

Alors Dieu se dressa sur son trône écarlate,  
Et, tendre, ému, pleurant comme nous, il baissa  
Ses deux bras lumineux sur l'immensité plate,  
Et, de toute sa voix de tonnerre, il lança :

"Parcelle de Soleil qui te nommes la Terre,  
Larves qui gémissiez sur elle : Humanité,  
Chantez ! je vous fais don de la Mort salutaire  
Qui vous ramènera dans l'Astre de clarté !"

Et c'est pourquoi, superbe, insensible aux désastres,  
Le Poète, créé pour les étoiles d'or,  
Dédaigneux de la terre, a les yeux sur les astres,  
Vers lesquels il prendra bientôt son large essor.

JEAN RAMEAU.

HYGIENE PRATIQUE

LE PANARIS.

Il est une inflammation à laquelle les ouvriers et les gens du peuple sont principalement exposés et qui entraîne souvent à sa suite les mutilations les plus fâcheuses : c'est le panaris des doigts.

Bien différent des autres inflammations extérieures, par la nature des parties qu'il affecte, le panaris ne veut point qu'on attente pour l'ouvrir l'époque de la "maturité." Si l'on diffère jusqu'à ce que du pus soit formé, et que l'on applique des relâchants sur le doigt malade, la douleur, dépendante de la pression mécanique des nerfs et de l'obstacle qu'apporte au gonflement inflammatoire la structure dense et serrée des doigts, la douleur, dis-je, va toujours en croissant et se prolonge le long des cordons nerveux. L'enflure s'étend à la paume de la main ; l'avant-bras, le bras, l'aisselle elle-même y participent bientôt ; d'énormes suppurations en sont la suite. La gangrène enfin peut s'établir, s'étendre avec l'inflammation, et faire périr les malades.

Dans les cas moins graves, après plusieurs jours d'insomnie, de fièvre et de douleurs intolérables, que les chirurgiens ont coutume de désigner par le terme barbare de douleurs "pertébrantes," le pus se forme, la peau se déchire, et dans le fond de l'abcès, on voit les tendons des doigts s'exfolier, se détruire et se détacher, par lambeaux, de manière que la partie reste désormais raide et sans mouvement, fléchie, si c'est le tendon extenseur qui a été détruit, étendue, si c'est celui des fléchisseurs.

Il faut attaquer le panaris aussitôt qu'il se déclare, l'étouffer s'il se peut dès son origine, et lorsqu'on échoue dans cette tentative, faire avorter l'inflammation déjà développée, par l'incision du doigt gonflé. Il ne sort que du sang ; mais ce moyen perturbateur empêche la suppuration de s'établir, de mettre les tendons à découvert, dénudation qui serait inévitablement suivie de leur destruction, et par conséquent de l'immobilité de la partie.

RECETTES FAMILIÈRES

METHODE POUR DONNER AUX BUSTES ET AUX STATUETS EN PLÂTRE L'APPARENCE DU MARBRE.

Ce procédé consiste à saturer le plâtre avec du sulfate d'alumine (alun). La dissolution s'opère de la manière suivante :

On mélange dans trois pintes d'eau une livre et quart d'alun, et on chauffe le tout jusqu'à ce que l'alun soit dissous. On plonge le buste ou l'objet en plâtre parfaitement sec dans le liquide où on le laisse de 15 à 30 minutes, puis on le laisse égoutter ; quand

il est refroidi, on verse dessus une partie de la solution, en l'appliquant avec une éponge ou un linge.

On continue cette opération jusqu'à ce que l'alun ait formé une couche cristallisée sur toute la surface. On met ensuite le plâtre à sécher, et quand il est parfaitement sec, on le polit avec du papier-sablé (papier de verre) et on le frotte avec un linge légèrement mouillé.

ARGENTURE AU TREMPÉ.

Lorsque vous voulez argenter quelq'objet, il faut commencer par le bien décaper; ensuite vous le suspendez pendant dix minutes dans un bain composé l'eau distillée, tenant en suspension du tartrate d'argent en poudre très fine, dans laquelle vous aurez versé de l'ammoniaque, jusqu'à ce que le tartrate soit presque complètement dissous. Le liquide ainsi préparé ne dégage aucune odeur ammoniacale.

LE PARFAIT CORDON BLEU

POTAGE AU RIZ.

Le riz étant bien épluché et lavé, faites-le crever dans du bouillon; à mesure qu'il gonflera, vous le mouillerez en ajoutant du bouillon. Il faut qu'il bouille ainsi pendant deux heures, après quoi on le sert en proportionnant la quantité de bouillon à celle du riz, de manière à ce que le potage ne soit ni trop clair, ni trop épais.

ÉPAULE DE MOUTON AU PERSIL.

On couvre le dessus de l'épaule de persil, auquel on a laissé les queues et on le met à la broche; quand le persil est échauffé, on l'arrose avec du saindoux et l'on continue d'arroser jusqu'à ce que l'épaule soit cuite. On met ensuite dans un peu de jus des échalottes hachées, du sel et du poivre; pour servir, on dresse la sauce sous l'épaule et on laisse chauffer le tout pendant quelques minutes.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

No. 6.—ENIGME.

Construit depuis longtemps, tous les jours on me fait,  
On me prend dans les champs, on me prend à la ville:  
Ce que j'offre d'unique, et qui l'est en effet,  
C'est que, même, étant seul, on me compte par mille.

Nous donnerons la réponse de ce problème dans le numéro 4, et nous publierons les noms des personnes qui auront envoyé une solution juste. Les solutions doivent nous parvenir, au plus tard, le deuxième mardi qui suit chaque publication.

Adresser les solutions et les problèmes au bureau du JOURNAL DES FAMILLES, 8 rue Bonsecours, Montréal.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

•• Entre maîtresse et cuisinière :

—Voyons, Victorine, tous les jours vous faites des erreurs dans vos comptes et toujours à votre avantage.

—Mais, madame, vous ne pouvez pas demander à une pauvre servante de faire des erreurs à votre profit!

•• A la correctionnelle :

Le président.—Vous avez presque assommé ce malheureux. Pourquoi?

Le prévenu.—Parce qu'il m'a r'garder de travers.

Le plaignant.—Je ne pouvais pas faire autrement puisque je bouche.

Le prévenu.—Fallait me l'dire.

•• Un chien d'une espèce peu connue :

Mademoiselle Chichinette veut s'offrir le luxe d'un chien de garde.

Elle se rend chez un marchand de chiens.

—Je voudrais, dit-elle, un grand gros chien.

—Voulez-vous un boule-dogue, un molosse, un danois?

—Je voudrais un "dogue" de Venise.

Tête du marchand!

•• Dans un caboulot.

—Et grossier avec les camarades! Il me parle comme je ne parlerais même pas à ma femme.

•• Une leçon de propreté.

M..., locataire d'une maison dont l'escalier est fort sale, a affiché, au nez du concierge, à la porte de la rue :

"Essayez vos pieds avant de sortir."

•• Dans une pâtisserie.

Le pâtissier se trouve être dans l'arrière-boutique, alors qu'un jeune homme se plaint à la demoiselle du comptoir de la fraîcheur douteuse d'une tarte à la crème.

Le pâtissier, apparaissant furieux :

—J'ai fait des tartes, Monsieur, avant que vous fussiez né.

—Je le crois sans peine, répond le client, et celle-ci doit en être une.

•• Folie d'un débiteur.

Dans la rue un créancier rencontre une connaissance :

—Comment va votre fils? demande-t-il.

—Il est devenu fou, répond le père.

—Comment, fou? riposte le créancier tout ahuri.

—Cela vous affecte?

—C'est qu'il me doit de l'argent, mais j'espère qu'il me paiera.

—Ah! mais, répond le père, si fou que cela, il n'est pas encore.

Tête du créancier!

•• Cri du cœur.

—O docteur! je vous dois la vie et je m'en souviendrai toujours.

—Vous exagérez, mon ami. Vous me devez 60 fr. de visites et j'espère que vous ne l'oublierez pas.

•• Un duel heureusement terminé.

Deux amis, que la politique coloniale a brouillés, s'étaient donné rendez-vous dans la forêt de Fontainebleau.

Tout était prêt pour le duel, les armes étaient chargées, les témoins lugubres, quand X..., l'offensé, dit à son adversaire :

—Tu tiens donc bien à ce que tu as dit?

—Moi, pas du tout.

—Alors, pourquoi nous battre?

—Pour te prouver que je n'ai pas peur.

—Restons amis, plutôt...

—Soit! mais il faut que l'un de nous deux reste sur le terrain.

—Tu as peut-être raison... Eh bien! reste; moi je m'en vais.

•• Chez un bonnetier de province, un client, passant au comptoir :

—J'avais, d'abord, choisis cette douzaine de gilets; mais je préfère prendre à la place cette douzaine de caleçons...

Il salue et se dispose à sortir. Le patron, le rappelant :

—Pardon, vous oubliez de payer...

—Les caleçons?... Puisque je les change contre les gilets!

—Mais vous n'avez pas payé les gilets...

—Puisque je ne les prends pas!

—C'est juste.

•• Un monsieur affairé prend un fiacre dont le cheval, à l'apparence, lui semble bon.

Mais aussitôt en route, on va un train de tortue. En outre le cocher montre, dans la manière de choisir son chemin, des hésitations inquiétantes.

—Allons, se dit le monsieur, encore un novice qui remplace sans doute un gréviste!... Patientons!...

A la fin, il ne patiente plus, et, la tête hors de la portière :

—Ah ça! dites donc, est-ce qu'il va falloir que ce soit moi qui monte sur le siège et vous à l'intérieur?

Le cocher novice, souriant béatement :

—Je n'osais pas vous le demander!

•• Dans un salon.

—Oh, oui! c'était une horrible situation!... mon mari, disparu depuis deux ans; et moi ne sachant pas s'il était mort ou vivant!

—C'était horrible, en effet!

—Songez donc: impossible de se remarier!

•• Un joli mot de Boufflers, devant lequel on disait que quelq'un courait après l'esprit :

—Je parie pour l'esprit! s'écria-t-il.

•• Dans un restaurant.

Un consommateur goûte des œufs à la coque et fait une grimace qui ne laisse aucun doute sur leur fraîcheur.

—Garçon, combien de temps gardez-vous vos œufs?

—Mais, monsieur jusqu'à ce qu'on les mange!

•• Jolie pensée dans un album :

"Si l'esprit était banni de la terre, il y a bien des gens qui croiraient l'avoir perdu."

# Album Musical du Journal des Familles

## L'EXILÉ

PAROLES DE CHARLES BORNAT, MUSIQUE DE AUGUSTE ANTOINE.

En - fant qui sou - ris quand je pleu -

re, Tu de - man - - des pour - quoi le soir cha - que se - mai - ne

à la même heu - re au bord des flots je viens m'as - seoir ! Vois - tu

l'hi - ron - del - le qui vo - le au loin sous le ciel é - toi - lé ?

**REFRAIN**

Dors en - fant le som - meil con - so - le. Dors, j'at tends le pau - vre exi - lé !

Enfant qui souris quand je pleure,  
Tu demandes pourquoi, le soir,  
Chaque semaine, à la même heure,  
Au bord des flots je viens m'asseoir ?  
Vois-tu l'hirondelle qui vole  
Au loin sous le ciel étoilé ?  
Dors, enfant ! le sommeil console.  
Dors ! j'attends le pauvre exilé !

Quand nous jouons sur le rivage,  
Tu veux encore savoir pourquoi,  
Seule, au faite du cap sauvage,  
J'erre sans ami près de moi ?  
Hélas ! c'est que l'espoir s'envole ;  
C'est que mon cœur souffre isolé.  
Dors, enfant ! quand je me déssole.  
Dors ! notre ami souffre exilé !

Vois-tu revenir l'hirondelle  
Qui s'en allait si loin là-bas ?  
Libre, elle accourt à tire-d'aile,  
Mais lui... mais lui ne revient pas.  
—Mère, sur ce vaisseau qui vole  
Est-ce lui vers nous rappelé ?  
—Dors, enfant qu'un rêve console.  
Dors ! songe à ton père exilé !